

J'ai attrapé le chat, je l'ai mis dans un sac un peu épais pour éviter les coups de griffes, il s'est débattu puis a fini par se calmer, poussant juste quelques miaulements. Nous marchions par la cité, moi avec un air de défi, la respiration ample, lui, couinant au rythme de mon pas, nous allions tous les deux, d'un même mouvement décidé, moi, du haut de mes jambes agrandies, lui soulevé par la rigidité de mon poing, moi, frappant la terre de la ville, lui, abattu de son poids de chat trop nourri, et les gens que je croisais regardaient ce paquet de toile et s'écartaient sur mon passage, les hommes soulevant leur chapeau et donnant du *Monsieur Flastair. Monsieur Flastair*, je t'en foutrais ! J'étais Auguste, Auguste, celui qui avait regardé sa mère laver à grande eau le tapis du bureau taché de sang, la mère qui désormais se pulvérisait dans l'enferment chaotique de sa cuisine, j'étais Auguste qui avait vidé les tiroirs du bureau de son père pour récupérer des liasses de billets et payer Kornakov, claquant le fric dans sa grosse pogne d'abruti comme on signerait un contrat, Auguste qui balançait le chat dans le sac sans un mot, le chat attrapé par la peau du cou, le chat devenu vieux, ce chat devenu gras, ce chat qui n'avait pas bouffé mon père, ce chat lourd comme une pierre, qui s'était recroquevillé dans le fond, une boule hébétée, et j'ai eu la confirmation qu'il n'y avait pas d'intelligence là dedans, pas l'ombre d'une conscience, pas la plus petite bribe de repentir. Ce n'était qu'une bête, devenue amorphe, dans la soumission, cette sorte de confiance imbécile dans la force de son maître. *Je vais te tuer, chat ! voilà ce que je lui murmurais entre mes dents, t'as pas bouffé mon père, t'avais tout le temps, tu pouvais, t'avais ce pouvoir, mais non, tu t'es contenté de ronronner sur le tapi du bureau, pourtant, tu pouvais entrer, toi, tu savais ce qu'il faisait, t'avais toutes tes chances, et tu t'es contenté de roupiller dans son fauteuil, de te lécher les pattes, le ventre, de faire propre ta panse pleine de pâtée*, et je murmurais, murmurais jusqu'à ce que je me trouve devant les rails. J'avais de l'avance, l'omnibus d'Abstrack à

Thoriesch ne passerait pas avant une bonne demie-heure. Je me suis assis sur le bord du quai. Des longs trains de marchandises passaient, s'arrêtaient dans la gare de triage un peu plus loin. Le chat sentant que nous étions arrivés recommençait à remuer, je lui ai tapé sur la tête à travers le sac, il s'est arrêté, j'ai continué de lui murmurer, *T'aurais pu le bouffer, tu l'as pas fait, t'aurais pu le bouffer*, il ne réagissait plus, il n'avait rien compris à part le coup sur la tête, mais cela me faisait du bien. Le temps passait trop lentement, je jetais des cailloux sur les voies, le chat ne bougeait pas, je regardais les grands wagons ventrus ou bâchés passer, se positionner, s'entrechoquer en des grincements puissants, c'étaient des mouvements ralentis de larges blocs d'acier, comme de grands cétacés rouillés qui peinaient à s'arrêter, rebondissant les uns contre les autres. J'observais leurs roues, me disant qu'elles ne sentiraient même pas le petit corps du chat couché en travers de leur route. Je savais parfaitement ce que j'allais faire, prendre le sac, l'aplatir en travers des rails, attendre le passage du train. Mais je me suis rendu compte que je ne pouvais pas maintenir le sac avec les mains, que je devais trouver un système pour qu'il tienne seul et que je devais être discret. Ma détermination à tuer le chat m'avait fait oublier les détails, cette impatience du résultat m'avait entraîné directement au point final sans avoir pensé la marche à suivre. Je me suis relevé et j'ai cherché le long des rails de quoi l'attacher. Je m'étais éloigné pour ne pas être dérangé, je l'installerai un peu après la gare, après le virage de sortie, le temps que l'omnibus prenne son élan au démarrage, que sur sa lancée il passe sur l'animal sans s'en apercevoir. De là je ne voyais plus la gare et on ne me voyait plus. Des câbles traînaient sur le bas côté, restes d'un chantier de modernisation de la ligne. Abstrack était désormais reliée aux villes voisines par des motrices carénées dont les turbines électrifiées soufflaient et chuintaient à l'arrêt comme si elles remontaient à la surface pour reprendre une longue respiration. La ligne venait d'être inaugurée en grande pompe par les édiles de la cité, et sous mes pieds, les rails rénovées brillaient, m'éblouissaient ; j'ai ficelé en clignant des yeux le sac avec les câbles, les tordant comme je pouvais autour des boulons de la voie. Le chat ne bougeait plus. Je l'ai secoué pour vérifier qu'il n'était pas déjà mort, il couina. J'ai assuré

l'installation en remontant un peu du ballast sur les extrémités du sac, et cela formait comme un boudin qui se soulevait au rythme de la respiration du bestiau. Et l'omnibus est arrivé. Je l'entendais qui stoppait le long du quai, ses portes se sont ouvertes et les passagers sont descendus par grappes. La lourde locomotive devait balancer doucement à mesure qu'elle s'allégeait de son poids, la file des voyageurs s'allongeant, remontant les wagons, s'éloignant pour disparaître dans le tunnel qui menait vers l'extérieur de la gare. La rumeur des annonces, des pas et du brouhaha des discussions, s'est recouverte du roulement mesuré de la locomotive qui repartait. Je tendais mon regard vers la sortie du virage d'où devait apparaître la gueule d'acier brossé de la motrice. Je l'entendais accélérer, elle s'engageait dans le virage, je l'ai vue approcher, de plus en plus grosse. Dans la cabine, le conducteur m'a regardé et il a vu le sac sur les rails. C'est allé très vite, le sac, puis moi, à nouveau le sac, un moment d'hésitation, enfin moi, Auguste Flastair fils du juge, et lui, le conducteur, qui n'a plus osé freiner, et moi, debout, silencieux dans le roulement lourd du train qui passait.